

An abstract painting of a woman in a dark, textured dress, possibly a tulle or lace dress, standing in a doorway. The background is a mix of vibrant yellow, orange, and blue, with dark, expressive brushstrokes. The woman's figure is rendered in dark, almost black tones, with some highlights on her skin and dress. The overall style is expressive and modern.

MAÏSSA BEY

Null
autre
VOIX

ROMAN

 l'aube

NULLE AUTRE VOIX

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3018-5

Maïssa Bey

Nulle autre voix

roman

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE (EXTRAIT)

Aux éditions de l'Aube

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA MER, roman, Marsa, 1996 ;
l'Aube poche, 2003

NOUVELLES D'ALGÉRIE, nouvelles, Grasset, grand prix
de la Nouvelle de la Société des gens de lettres 1998 ;
l'Aube poche, 2011

CETTE FILLE-LÀ, roman, l'Aube, prix Marguerite-Audoux
2001 ; l'Aube poche, 2005

ENTENDEZ-VOUS DANS LES MONTAGNES..., récit, l'Aube,
2002 ; l'Aube poche, 2005

SOUS LE JASMIN LA NUIT, nouvelles, l'Aube, 2004 ; l'Aube
poche, 2006

SURTOUT NE TE RETOURNE PAS, roman, l'Aube, prix
Cybèle 2005 ; l'Aube poche, 2006

BLEU BLANC VERT, roman, l'Aube, 2006

PIERRE SANG PAPIER OU CENDRE, roman, l'Aube, grand
prix du Roman francophone SILA 2008 ; l'Aube poche,
2009

PUISQUE MON CŒUR EST MORT, roman, l'Aube, 2010, prix
de l'ADELF 2011 ; l'Aube poche, 2011

HIZYA, l'Aube, 2015, prix continental africain Ahmed
Baba 2017 ; Mikrós, 2018

Chez d'autres éditeurs

L'OMBRE D'UN HOMME QUI MARCHAIT AU SOLEIL, préface
de Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004

TU VOIS C'QUE J'VEUX DIRE, théâtre, Chèvrefeuille étoilée,
2013

ON DIRAIT QU'ELLE DANSE, théâtre, Chèvrefeuille étoilée,
2014

*À Leïla, Sarah, Yanelle et Riadh,
mes enfants de cœur.*

« Il me semble que c'est lorsque ce sera dans un livre
que cela ne fera plus souffrir... que ce ne sera plus rien.
Que ce sera effacé. Je découvre ça avec cette histoire
que j'ai avec vous : écrire, c'est ça aussi, sans doute,
c'est effacer. Remplacer. »
Marguerite DURAS, *Emily L.*

Prologue

Je dis : c'est quelque chose qui surgit ou qui fond sur vous. Et qui prend possession de vous.
Je dis : c'est une injonction. Ou quelque chose qui y ressemble.

Et l'on sait. L'on sait qu'il est inutile de résister.
Alors en soi tout se tait.

Je dis : alors en moi tout s'est tu.

Autour de moi l'air se raréfie comme si j'étais arrivée au sommet d'une très haute montagne. Mais peu m'importe ! Je n'ai pas besoin de respirer. Je n'ai pas besoin de penser non plus. Le silence le vide prennent le relais. Ou autre chose. Je suis déjà de l'autre côté de ma vie.

Celle qui avance lentement vers l'homme assis dans son fauteuil n'est pas tout à fait moi. Et c'est cette autre qui va me dicter mes gestes.

MAÏSSA BEY

L'homme est assis sur le fauteuil qu'il a déplacé comme chaque soir. Face à la télévision jambes croisées étendues devant lui il me tourne le dos.

Une conscience aiguë totalement nouvelle totalement étrangère inscrit en moi chaque détail. Sa main qui caresse machinalement le velours. Son avant-bras velu posé sur l'accoudoir. L'angle de son épaule. Sa nuque rasée et ses cheveux très courts striés de blanc. L'odeur forte et familière de transpiration qui émane de lui. Le bruit de sa respiration calme régulière. La respiration d'un homme tranquille.

J'avance vers lui.

Les yeux fixés sur l'écran il ne m'entend pas. Il ne me voit pas.

J'avance avec de plus en plus présent un sentiment de déjà-vu. De déjà vécu. Comme si toute ma vie n'avait été que la répétition quotidienne de cet instant.

Je me suis tant de fois joué cette scène.

Ce soir le rideau va tomber sur le dernier acte.

Je dis: là maintenant pendant que je vous parle le décor se remet en place. Comme dans ces livres pour enfants ces livres en relief où lorsqu'on ouvre les pages des maisons des châteaux et des personnages se déplient se dressent pour apparaître en trois dimensions.

NULLE AUTRE VOIX

Je dis: voilà plus de quinze ans que j'ai refermé le livre d'images qu'aujourd'hui j'ouvre pour vous.

Tout me revient avec une netteté saisissante.

Comme chaque soir après le dîner il est assis sur le fauteuil qu'il a déplacé pour être face au petit écran.

Il me tourne le dos.

Il est repu.

Sur la petite table posée près de lui traînent encore des miettes et les reliefs du repas. Je me surprends à penser que j'aurais dû les ramasser et revenir pour essuyer la table. Une pensée réflexe. Ramasser. Essuyer. Tâches quotidiennes. Gestes mécaniques. Mécaniques.

Il sent que je m'approche de lui. Ses épaules se redressent légèrement. Il ne se retourne pas. Qu'aurait-il à craindre?

Le bras se lève. Puis retombe. Une première fois.

Trois coups. Trois coups seulement.

Il n'a pas le temps de se retourner. Ni celui de comprendre peut-être.

Je dis: le dernier coup a agi comme un signal. Le signal que tout se remettait en marche.

MAÏSSA BEY

Je referme la porte du salon sans éteindre la lumière. Je repars vers la cuisine. Je me lave les mains. Plusieurs fois. Je tire une chaise. Je m'assois. Droite. Les mains sur les genoux et les yeux grands ouverts. Je n'ai rien d'autre à faire qu'attendre le lever du jour. Mes affaires sont prêtes depuis quelque temps déjà. Le strict nécessaire. Je ne sais même pas si je pourrai les garder là où je vais passer le reste de ma vie.

Aucun bruit ne parvient du salon. Un silence qui à la fois me rassure et m'emplit d'une attente presque insupportable.

Une nausée me tord le ventre. Il ne faut pas. Mais des spasmes de plus en plus douloureux me secouent et ne me laissent pas de répit. J'ai juste le temps de courir jusqu'aux toilettes.

Cette autre image de moi. Je suis penchée sur la cuvette et je n'en finis pas de me vider.

Je retourne dans la cuisine. Je me rassois.

Je dis: je n'ai jamais plus retrouvé la qualité de silence de cette nuit-là. On aurait dit un silence de neige et de brume qu'aucun bruit de vie ne défaisait.

Dehors l'obscurité s'attarde plus que de coutume me semble-t-il. Au petit matin j'éteins la lumière. Les ombres deviennent plus claires plus douces. J'attends

NULLE AUTRE VOIX

encore que disparaisse le rougeoiement de l'aube et qu'advienne la transparence du jour.

J'hésite avant de me lever pour me préparer un café. J'ai toujours un goût âcre dans la bouche. Il me faut encore traverser ce jour.

La cafetière bout. L'odeur de café se répand dans la cuisine.

Je bois le café encore bouillant. Je rince la tasse. Je la dépose dans l'égouttoir.

Je me rassois.

Le silence et le vide desserrent peu à peu leur étreinte.

Les échos du jour parviennent à mes oreilles.

Le moment est venu.

Quelques pas me mènent jusqu'au couloir. Je les compte machinalement. Comme quand j'étais petite et que je jouais à la marelle.

Le téléphone est là posé sur le guéridon recouvert d'un napperon au crochet.

Je décroche. J'appelle mon frère.

J'ai tué un homme.
J'ai tué un homme qui.
Mais peu importe qui il était. Ou ce qu'il a fait.
C'était un homme... Je n'ai rien à dire de plus pour
l'instant.

J'aurais voulu ne plus avoir à en parler. Je croyais en
avoir fini avec ça.

J'ai purgé ma peine.

Pour moi, dans ce mot « peine » il n'y a ni douleur
ni chagrin. Pas non plus de regret. Rien d'autre qu'un
sentiment de paix, une plénitude qui m'envahit chaque
matin quand j'ouvre les yeux.

Mais il y a cette femme, cette femme qui se dit
écrivaine.

Elle veut écrire l'histoire de la dé-nommée.

La dé-nommée c'est moi.

Depuis le jour où deux policiers m'ont sortie de chez
moi menottes aux poignets pour me livrer à la justice,
je ne suis désignée qu'en référence à mon acte :

la coupable,
l'accusée,
l'auteure du crime,
l'inculpée,
la détenue,
numéro d'écrou ou matricule F277.

Je passe sur les surnoms que l'on m'a donnés en prison.

Par l'acte que j'ai commis, j'ai effacé mon identité et le prénom que mes parents ont choisi pour moi le jour de ma naissance.

Elle, l'écrivaine, s'appelle Farida.

Hasard ou signe, c'est aussi le prénom de ma mère. Mais je n'ai pas relevé ce détail devant elle.

Pour elle, je suis une femme hors normes. C'est pour cette raison qu'elle est venue me trouver.

Elle ne précise pas cependant ce qu'elle entend par normes : celles auxquelles on se réfère pour caractériser les femmes d'ici, mes concitoyennes, ou celles qui correspondent à une conception universellement admise de la féminité ? Ou les deux ?

Moi, hors normes ? Je n'en demandais pas tant !

Elle a sans doute été déçue par la banalité de mon apparence, la banalité de mon intérieur et l'indigence de mes propos. Elle n'en a rien montré.

NULLE AUTRE VOIX

Ce n'est pas la première fois que l'on s'intéresse à moi. À mon histoire.

Il y a eu des journalistes. Deux semaines après ma libération, coup sur coup, deux femmes m'ont contactée par téléphone. Elles voulaient écrire un article sur la réhabilitation des femmes après la prison. Comment avaient-elles obtenu mon numéro? Elles n'ont pas répondu à ma question. J'ai raccroché. Elles n'ont pas insisté.

J'ai cherché la définition du mot « réhabilitation » dans un dictionnaire. *RÉHABILITATION*: FAIT DE RÉTABLIR QUELQU'UN OU QUELQUE CHOSE DANS L'ESTIME, LA CONSIDÉRATION PERDUE.

Je n'étais donc pas concernée. Estime et considération sont des termes incompatibles avec ma situation.

Quelques jours plus tard, une femme a glissé sous ma porte un mot accompagné de sa carte. Madame M. Fadéla, membre fondatrice d'une association de défense des droits des femmes. Elle me demandait de la contacter. Je ne l'ai jamais fait.

Elle, l'écrivaine, est revenue à la charge plusieurs fois. D'abord je n'ai pas voulu la recevoir.

Coriace, elle ne s'est pas découragée.

Multiples tentatives à quelques jours d'intervalle. Les prétextes étaient nombreux, chaque fois différents :

une enquête sur les conditions de détention dans les prisons pour femmes. Des recherches sur les femmes condamnées à des peines de réclusion criminelle et d'autres arguments dont je ne me souviens plus.

Peine perdue. Je l'ai éconduite poliment.

Et puis un jour elle a joué son va-tout.

Je suis écrivaine. J'ai besoin d'informations sur les... euh, les... les criminelles, a-t-elle bégayé.

Je ne sais pas ce qui m'a décidée à lui ouvrir ma porte ce jour-là : son bégaiement, la qualification de criminelle sans précaution de langage, ou le respect inné attaché à ce mot « écrivaine » ?

En réalité, elle ne bégaie pas.

Elle est venue à moi parce que j'ai tué un homme. Parce que je suis une criminelle. Ce mot qui commence par un grand cri.

On le sait : les criminelles fascinent. Pas seulement les écrivains. Et sans doute plus que les criminels.

En d'autres circonstances, elle ne m'aurait pas fait l'aumône d'un regard.

Je réécrivis cette phrase : je suis une criminelle.

Je voudrais l'écrire jusqu'à saturation. Jusqu'à ce qu'elle se vide de tout sens. Comme autrefois, lorsqu'à l'école les punitions consistaient à réécrire cent fois et parfois plus une phrase et une seule.

Je suis une criminelle. Ce n'est qu'à ce titre que je l'intéresse.

NULLE AUTRE VOIX

La force de ce mot commençait à s'estomper. Cela faisait assez longtemps qu'il n'était pas revenu sur le devant de la scène. Relégué dans un coin sombre où je le croyais voué à l'oubli, il perdait peu à peu toute consistance, toute résonance douloureuse. J'en arrivais presque à me persuader que j'étais redevenue une femme normale. Au sens que l'on donne à ce mot ici. C'est-à-dire qui se situe dans l'ordre des choses et ne présente rien d'étonnant ni d'exceptionnel.

Je l'ai tué. Normal!

C'est ce qu'a déclaré aux enquêteurs l'assassin présumé du président Boudiaf durant son interrogatoire, en 1992. Du moins, c'est ce qu'ont rapporté les journaux. Nous n'avons jamais pu en savoir plus.

C'est ce que j'aurais pu répondre quelques années plus tard aux policiers qui m'interrogeaient.

Je l'ai tué. Normal!

Eux non plus n'ont jamais pu en savoir plus.

Dans un salon, deux femmes devisent autour d'une tasse de café (ou de thé).

Elles n'ont ni le même âge, ni la même apparence.

L'une dans l'éclat d'une trentaine épanouie, grande, d'allure sportive, gestes assurés, menton relevé, yeux bruns et vifs légèrement maquillés, cheveux noirs flottant sur les épaules et mains toujours en mouvement.

L'autre est une femme proche de la cinquantaine. De taille moyenne, menue, le dos voûté, des cheveux plutôt rares et grisonnants séparés par une raie au milieu et tirés en arrière. Elle a le teint blême de celles qui ne vont pas souvent à la rencontre du soleil. En serrant parfois fortement ses genoux de ses mains parsemées de petites taches et parcourues de veines apparentes, comme pour réprimer tout élan ou tout emportement intempestif.

Deux femmes que tout sépare.

Et posé entre elles, énorme, insensé, monstrueux, invisible mais bien réel, inconcevable et cependant conçu et exécuté, froidement exécuté, un acte : la mise à mort d'un homme.

